

Fafouine Babouin

Vol de bécasses sur Las Vegas

roman



Les éditions du
Canard Gascon

Du même auteur

Dans la même collection (les aventures de Fafouine Babouin) :

- 1 Du Riffi dans la Garbure
- 2 Patafole en Armagnac
- 3 Les Trois Moustiquaires et la Pompe Afrique
- 4 Pruneaux à l'armagnac
- 5 Valsez machos !

Chez le même éditeur :

Godmak, du berceau au pinceau (Biographie du peintre J.C. Godmak)
Notre maison pas chère
Les raisins du Prince Noir

Chez Shift Editions :

Pépé Louis contre le gang des puces (épuisé)

© Les Editions du Canard gascon 2013 - www.lecanardgascon.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays

Photo de couverture : © Aleksandar Todorovic - Fotolia.com

Jean-Louis Le Breton

Fafouine Babouin

Vol de bécasses sur Las Vegas

Chapitre 1

La fille développe l'énergie et la grâce d'un semi-remorque lancé en pleine vitesse sur le périphérique. Elle est si grande qu'entre les semelles de ses chaussures et le haut de sa casquette de douanière, il y a au moins une différence de cinq degrés de température. Comme entre l'humus ombré de la jungle et la canopée sous le soleil. Elle s'est précipitée sur Justine Laberlue qui, malgré son quintal de viande fraîche, paraît presque menue à côté de l'énergumène en furie. La rombière la bouscule et la repousse derrière la ligne en hurlant : "*Stay behind the line, you damned frenchie !*"

— Quoi qu'elle dit ? s'enquiert Laberlue pour qui l'Anglais c'est du Chinois, le Chinois du Népalais et le Népalais du Péruvien : autant de langues qui lui sont totalement et hermétiquement étrangères.

— Elle te dit de rester derrière la ligne jaune, lui hurlé-je de la file voisine où j'attends mon tour pour être appelée.

Le service de l'immigration, aux États-Unis, c'est pas de la gnognotte. Les officiers et officières sont tous issus du même moule : un modèle d'armoire à glace importé de Normandie et soigneusement conservé au Musée Américain de la Reproduction des Mastars en Série. C'est dire que ces jeunes gens

et jeunes filles qui inspectent nos passeports et nous reluquent en nous suspectant d'apporter la vérole ou - pire - le communisme sur leur territoire, ont un sens de l'humour et de la tolérance très peu développé. Ils ont été soigneusement recrutés pour nous faire comprendre que mettre le pied en USA n'est pas une partie de rigolade : il y a des règles, des conventions, des lois et il faut les respecter.

Et la première de ces règles est celle de la ligne jaune : on reste bien derrière tant que l'impétrant qui vous précède n'a pas fini de se faire dépoiler par le regard au laser du douanier à qui rien n'échappe, pas même la couronne de votre dernière molaire avant la glotte, celle du fond qu'il soupçonne de dissimuler un reste de camembert au lait cru, marchandise totalement prohibée sur le territoire de l'Oncle Sam.

— Faut que t'attendes ton tour, Justine...

Ma photographe préférée n'est pas du genre à s'encombrer de bonnes manières. Franchouillarde jusqu'au bout de ses ongles peints en bleu-blanc-rouge, elle n'hésite pas à resquiller dans les files d'attente, imposant sa carrure de catcheuse et son look de punk gothique attardée. Mais il va falloir qu'elle s'adapte au pays des buildings chatouilleurs de nuages et des autoroutes larges comme le delta du Nil. Ici tout est grand, que dis-je : gigantesque, démesuré, éléphantésque, disproportionné, Gulliverien ! La moindre pizza atteint allègrement un mètre de diamètre, on vous livre les pop-corn dans des seaux dont un seul servirait de lessiveuse à un régiment de parachutistes et on boit du Coca-Cola à la citerne. *America is big : very très big !*

Les flics sont les cousins du Géant Vert et les douaniers des clones de Hulk. Bref, tant qu'on n'a pas franchi cette première ligne de défense qui ferait pâlir d'envie l'équipe des *All Blacks*, on la met en veilleuse et on se tient coite. C'est ce que

j'essaye de faire comprendre à Justine qui fulmine et bouillonne. Et lorsque la vapeur commence à sortir de ses naseaux et de ses oreilles, ce n'est jamais bon. Mais voilà qu'on me fait signe d'avancer. Le costume de l'officier d'immigration qui m'a appelée est si tendu autour de ses épaules et de ses bras de catcheur que j'ai l'impression d'entendre les coutures du tissu hurler de douleur. Il me rayonnixe¹ depuis ma crinière blonde jusqu'à ma petite culotte en soie des manufactures de Lyon. Mais il n'y a aucun vice dans son regard. Pas la moindre lueur lubrique : que la vision froide du professionnel habitué à jauger les individus et à renifler les suspects, les douteux, les infâmes, les non-orthodoxes.

Il me pose les questions usuelles. Raisons de mon séjour ? Boulot ? Vacances ? Durée ? Où je compte séjourner ?

— Dans le Nevada !

— Vous avez des amis là-bas ? De la famille ?

— Non. Je vais à l'hôtel.

Il écoute mes réponses sans écouter et, jugeant mon cas banal, finit par tamponner mon passeport et me fait signe d'aller récupérer mes bagages.

Par les grandes baies vitrées de l'aéroport j'aperçois San Francisco. Je me dis que je farnienterais volontiers quelques jours dans cette ville que j'adore. Mais nous sommes simplement en transit vers la capitale mondiale des jeux et du gâchis d'électricité. La ville où les poseurs d'ampoules ont fait fortune et où les marchands de néons roulent dans des Cadillac longues comme le porte-avion Charles de Gaulle. La ville où les kilowatts sont vendus au prix du grammowatt. Le paradis des foldingues, des cazingues, de la dézingue : vous avez reconnu Las Vegas !

Nous sommes en mission pour l'agence Cyrano.

¹ Du verbe "rayonnixer" : passer aux rayons X. Tout comme on "feuertise" : passer au feu vert.

Je profite du fait que Justine s'engluie désespérément dans ses réponses avec le manuel «*L'Anglais en trois leçons et dix sandwiches*» qu'elle a acheté à l'aéroport de Roissy avant d'embarquer, pour vous mettre au parfum.

Pour ceux qui ne le savent pas encore, l'agence Cyrano, dont le siège social se trouve au cœur de la Gascogne, est une officine montée de toutes pièces par moi-même, Fabienne Babouin (dite «Fafouine» pour mes qualités de perspicacité et ma sagacité légendaire), Justine Laberlue (photographe ayant la puissance de feu d'un Canon) et Kevin Mangin (génie informatique, gouffre de Padirac de la culture et d'une extrême timidité avec les femmes). Ce trio de mousquetaires est issu du monde journalistique et les reportages sont notre activité officielle. Mais derrière cette façade rieuse et légaliste se cache la main du Neuvième Bureau : la partie occulte du contre-espionnage français. Celle dont on ne parle jamais, qui n'apparaît dans aucun organigramme et qui dépend du seul pouvoir discrétionnaire du chef de l'État... qui n'en fait pas état ! Aucun président ne va se vanter d'avoir à sa disposition un petit groupe d'hommes et de femmes résolus, prêts à intervenir dans tout ce qui relève du secret absolu et de la cachotterie professionnelle. Voilà notre monde bipolaire : une face ensoleillée et une face sombre. Je revendique d'avoir entraîné mes deux collègues dans cette aventure, alors qu'ils se voyaient salariés jusqu'à la retraite dans une rédaction peinarde d'un quotidien de province.

Et si nous sommes en route pour Las Vegas, c'est pour mettre la main au collet d'un affreux jojo dont on ne connaît ni le nom, ni la photo, ni le numéro de sécurité sociale. Mais cet enfant de salaud a monté un chantage contre l'État français qui pourrait bien déboucher sur la pire des catastrophes que notre siècle naissant soit amené à connaître. Le vingtième

siècle a connu bien des calamités : deux bonnes guerres mondiales, le sida, des tremblements de terre, des éruptions volcaniques, les disques de Mireille Mathieu et les émissions de Julien Lepers. Mais tout ça n'est que du pipi de chat au regard de la menace que ce type fait peser sur le monde. C'est à la fois très simple et très bête et je sens que si je ne vous tiens pas au parfum dans les lignes qui suivent vous allez me faire un caca nerveux.

Il existe, près de Lyon, un laboratoire qui travaille avec acharnement pour produire des vaccins contre les virus, en particulier le H1N1. Cette cochonnerie qui ravage les oiseaux, également connue sous le nom de « grippe aviaire » ne s'est, jusqu'à présent, transmise massivement à l'homme qu'une seule fois. Ce fut l'épisode de la grippe dite « espagnole » qui, en 1918, a fait cent millions de morts. Environ dix fois plus que la guerre à la même époque. Si vous ne me croyez pas, demandez à votre prof d'histoire, à votre grand-mère ou à Wikipédia. On a très peu parlé de cette catastrophe car elle était concomitante² à la guerre. Si la grippe espagnole revenait de nos jours, ce serait le désastre humain assuré. Ça fiche la trouille à tous nos gouvernants. Rappelez-vous comment Roselyne Bachelot, ministre de la santé en 2007 a commandé quatre-vingt quinze millions de vaccins contre la grippe A...

Ce laboratoire (dont le nom doit rester secret) a créé une version mutante du H1N1, transmissible à l'homme, extrêmement virulente, afin de pouvoir travailler sur un vaccin efficace. Mais un petit malin s'est emparé de quatre fioles de cette saloperie et menace de les lâcher dans la nature. Pour prouver sa bonne foi, il a envoyé une fiole au gouvernement... par la Poste ! Le moindre choc aurait pu briser le flacon, et je vous laisse imaginer les conséquences.

2 "Con comme ma tante" dit toujours Justine Laberlue dont la culture est comme un puits sans fond, mais vide.

Les services secrets sont sur les dents et même sur les genives tant la situation est grave. Personne n'a la moindre idée du profil du gars : agit-il seul ? Fait-il partie d'une organisation ? Est-ce un barjot ou un cerveau ? Pour l'instant, ses revendications sont principalement pécuniaires. Il a réclamé du fric, beaucoup de fric, beaucoup beaucoup de fric. Et on a payé. Des virements en dollars sur des comptes transitant par les Bahamas et les îles Caïman. Un embrouillamini de transactions qui noie totalement le poisson. Fort heureusement, Kevin Mangin, notre petit génie du clavier, a eu la chance de détecter une information dont personne ne sait si elle est valable : une partie du fric versé aurait été dépensée à Las Vegas. Par qui ? Comment ? C'est juste une somme qui apparaît dans les comptes du Neron's Palace et dont on peut supposer qu'elle provient de l'un des versements faits par le gouvernement français. D'où notre présence ici et, le tout, dans la plus grande confidentialité...

Mais pas dans la plus grande discrétion. Les flics américains sont en train d'effectuer une fouille minutieuse dans les bagages de Justine Laberlue. Et ce qu'ils trouvent les horrifie. Pensez donc : des foies gras, du camembert au lait cru soigneusement remisé dans des Tupperware, des bouteilles d'Armagnac, des confits d'oie et toute sorte de gourmandises typiquement gasconnes. (A l'exception du camembert, je vous l'accorde, mais c'est un péché mignon de ma photographe-garde du corps). Ajoutez à cela une garbure en bocal (notre soupe nationale dans le Sud-Ouest) dont le couvercle s'est ouvert et qui s'est répandue dans les culottes de Justine. Haricots tarbais, choux et jambon ont eu vite fait de se comporter en tsunami dans sa lingerie personnelle. Elle tente vainement d'éponger en s'expliquant :

— Quel pataquès ! Qui m'a foutu des conserves aussi mal

fermées ? Regardez ça... Mes strings, dans quel état ils sont !

Comme elle mesure plus d'un mètre quatre-vingt et pèse plus de cent kilos, les strings ont, chez elle, des allures de cordage marin et leur triangle de tissu est taillé dans de la toile d'avion. Les douaniers n'en reviennent pas. L'un d'entre eux s'est emparé d'un dessous chic de Justine et le tient à bout de bras d'un air dégoûté. Elle le lui arrache des mains.

— Pas touche à ma féminité, mon pote ! Je sais pas qui vous apprend les belles manières ici. Chez nous, on respecte les dames.

Ils sont au moins une dizaine à s'affairer autour de son cas, désormais. On n'a jamais vu un tel phénomène de foire. Les Français n'ont pas la réputation d'être les touristes les plus dociles. Mais des clients comme Justine Laberlue, on en voit une fois tous les dix ans. Un vrai cas d'école. Du coup, ça se déride chez les Ricains. Des sourires naissent sur les tronches endurcies dont les mâchoires ont été transformées en béton armé par des années de mâchouillage intensif de chouine-gomme.

— *Look at that* ! pointe du doigt une grosse matrone en uniforme en montrant un énorme godemichet couleur framboise qui émerge de la valochette de Justine.

Cette dernière le prend de haut :

— Quand on laisse son copain en France, on a bien droit à quelques compensations, n'est-ce pas ?

Un autre vient de découvrir une petite boîte plastique hermétiquement fermée et l'examine avec circonspection.

— Celle-là, j'te conseille pas de l'ouvrir, avertit Laberlue.

— *What is it* ? interroge le gabelou.

— C'est du maroilles, mon gars ! Depuis qu'Ernest a vu *Bienvenue chez les ch'tis*, il ne jure plus que par ce fromage. J'aime aussi, tu noteras, mais je le ferme bien pour que l'odeur

ne s'imprègne pas dans mes vêtements...

— *What ?* demande le douanier qui n'entrave rien au Français.

— Ouate ? Ouate ? riposte Justine. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? T'as qu'à regarder ce qu'il y a dedans et qu'on en finisse.

Elle lui prend la boîte des mains, arrache le couvercle d'un geste ferme et lui colle le contenu sous le nez.

Le regard du douanier s'élargit, ses pupilles se dilatent, ses narines frémissent... c'est la syncope ! Ses jambes le trahissent. Tel Goliath terrassé par David, ce géant flageole sous l'effet soudain du fumet fromager. C'est pire qu'une attaque à l'arme chimique. Un crime de lèse-tarin. Une agression olfactive sournoise. Un attentat à l'arme lourde. On se précipite pour le soutenir alors que deux affreux ont sauté sur Justine pour la maîtriser. Ça ne rigole plus du tout.

— Lâchez-moi bandes de marioles... Qu'est-ce qui vous prend ?

Autour d'elle, on se pince le pif car dans la cohue, le marioilles a roulé par terre et un douanier l'a piétiné par mégarde. C'est toute la zone des douanes qui s'embrase soudain du parfum allégorique d'une de nos plus belles provinces françaises.

Laberlue se débat en râlant, mais on l'embarque manu-douaniererie³ alors qu'une annonce jaillit des haut-parleurs :

— *Flight 826 for Vegas, immediate boarding gate D...*

Je n'ai que le temps de réunir mes bagages.

— C'est le vol pour Vegas, crié-je à Justine. Ils embarquent. Faut que je j'y aille, je ne peux pas t'attendre...

— T'inquiète pour moi Fafouine, meugle-t-elle. Le temps de m'esssspliquer avec ces messieurs-dames et je te rejoins par le prochain avion...

3 Normalement c'est manu-militari, mais là, ce sont des douaniers, pas des militaires.

Contrariée, je grimpe à bord du coucou qui doit me mener vers la Mecque des tapis verts. Ce n'est pas tant que la présence de Justine me soit totalement indispensable dans cette enquête. Il m'arrive même souvent d'apprécier un poil de solitude. Mais comme pour la plongée en bouteilles, il vaut toujours mieux être deux. D'autant que je n'ai aucune idée du genre de faune aquatique que recèlent les bas-fonds de Vegas. Je suis déjà allée plusieurs fois là-bas lorsque j'étais étudiante. On y mange et on y dort pour pas cher. Et se marier sur place est aussi facile que d'enfiler une paire de socquettes au réveil. C'est la ville de tous les excès.

Notre zingue est nettement moins gros que l'Airbus qui nous a fait traverser l'Atlantique. J'envoie un petit SMS à Kevin pour le prévenir que Justine est restée en rade à San Francisco. Je lui demande de voir s'il peut faire quelque chose pour qu'elle ne soit pas ré-expédiée vers l'hexagone par le premier pédalo à vapeur. En temps ordinaire, le fait de bosser pour le Neuvième Bureau français nous ouvre des portes et nous facilite les démarches. Mais attendu que les services secrets américains n'ont pas été alertés de notre mission, Justine a intérêt à jouer profil bas. On connaît le Ricain : très susceptible quant à tout ce qui touche à son territoire. Bref, je demande son avis à Kevin.

On décolle sur fond de soleil couchant avec palmiers en contre-jour. Pour une fois notre étoile va faire trempette dans les limbes du Pacifique. J'ai plutôt l'habitude de la voir se baquer à l'horizon de l'Atlantique lorsque je vais faire dorer ma parfaite anatomie sur les plages de Mimizan...

— Vous êtes française ? me demande ma voisine, une jolie brunette au teint pâle rehaussé par un rouge à lèvres éclatant. On la croirait sortie d'une pub pour Coca-Cola des années cinquante. Impression accentuée par son petit ensemble vichy

rose et ses souliers vernis à talons haut. Elle doit friser la trentaine, comme moi.

— Ça se voit tant que ça ?

— Oh non ! répond-t-elle avec un charmant accent yankee. Je vous ai entendue parler avec votre amie dans le hall, tout à l'heure...

— Ceci explique cela, dis-je.

J'ai parlé un peu sèchement et elle pense m'avoir contrariée.

— Ne m'en voulez pas. Je ne voulais pas être indiscreète.

— Il n'y a pas de problème. J'ai les nerfs un peu à vif, comprenez-vous. Passer les services d'immigration, c'est toujours une épreuve pour qui n'est pas née sur cette terre. Je suis tracassée du fait que ma collègue soit restée bloquée à San Francisco.

— Vous travaillez ensemble ? enchaîne-t-elle aussitôt.

Je me mords les lèvres, comme que je suis. Décidément, pour la discrétion, faudra repasser. Je m'embarlificote dans une explication à la mords-moi-la ficelle⁴ :

— C'est-à-dire que nous travaillons ensemble en France, mais nous sommes en vacances pour quelques jours.

— Je suis Sarah Miller, dit-elle en élargissant une lumineuse banane et en me tendant la main. Ravie de faire votre connaissance.

Je serre sa petite mimine fraîche qui s'emboîte parfaitement dans la mienne et me donne un grand frisson dans la cinquième lombaire. Vous me connaissez : les aventures avec des hommes ne m'ont jamais complètement détournée de l'espèce féminine.

— Fabienne Babouin, enchantée...

Elle semble presque surprise par mon patronyme.

4 Comme vous l'avez noté, c'est le pendant féminin de l'expression "mords-moi le noeud", donc en plus délicat.

— Oui, je sais... C'est un nom de singe... Je n'y peux rien, c'est ainsi. Je le dois à mon père. Un de ses ancêtres était originaire d'une vieille province. Et en ancien Français, le mot « babou » signifie « grimace ». Le babouin était celui qui faisait des grimaces, dis-je en écartant ma bouche avec deux doigts et en retroussant le bout de mon nez avec un troisième.

Elle éclate de rire et sa bonne humeur me remonte la clé à moral d'un bon quart de tour. Une hôtesse nous dépose un sachet de cacahouètes et un verre d'eau plein de glace pilée.

— Vous êtes aussi en vacances ? je lui demande.

— Oh no... Je reviens d'un séjour linguistique en Europe et je vais chercher du travail à Vegas.

— Votre Français est impeccable.

— J'aime beaucoup votre langue...

Je me retiens de lui dire que chez elle, ce n'est pas seulement la langue qui me plaît, mes aussi ses dents, sa bouche et toute la frimousse qui l'entoure et dans laquelle je croquerais volontiers. Mes pulsions saphiques sont incontrôlables, je n'y peux rien. Je me maîtrise tout de même.

— Vous êtes originaire du Nevada ?

— Non, je viens de New York, dit-elle. Mais Vegas offre beaucoup de possibilités de jobs. Je parle l'Espagnol, le Français et l'Italien. Ça devrait m'aider.

Comme je me débrouille plutôt très bien dans ces langues latines, on a tôt fait d'engager une causerie à bâtons-de-rouge-à-lèvres rompus, en sautant allègrement de la langue de Molière à celle de Dante, puis de Cervantès.⁵ Tant et si bien que nous ne voyons pas passer l'heure et, soudain, dans la nuit noire du désert, apparaît par le hublot un îlot de lumière : c'est Las Vegas. J'ai toujours un petit pincement au cœur lorsque je survole cette ville. C'est un champignon électrique posé

5 Franchement, des polars aussi cultivés que les miens, faut les chercher dans le placard de votre grand-mère...

au milieu de nulle part. Une excroissance lumineuse. Un ver luisant urbain.

Ce qui étonne le plus, est le noir absolu qui environne la ville : pas de banlieue qui s'étiole, pas de villages au loin : il y a Vegas et rien autour. Plus on s'approche et plus le champignon prend des dimensions atomiques de super fête foraine. Je suis scotchée au hublot.

— C'est beau, n'est-ce pas ? me dit Sarah.

— Oui, avoué-je. En même temps, c'est très artificiel et c'est un pur gâchis pour l'écologiste que je suis.

— Je vous comprends, mais c'est Vegas ! répond-t-elle, comme s'il s'agissait d'une fatalité.

L'avion se pose en douceur sur l'aéroport McCarran, au sud de la ville. On récupère nos bagages à mains.

— Tu sais où tu vas dormir ? me demande Sarah, avec qui nous sommes rapidement passées au tutoiement.

— Je n'ai rien réservé à l'avance...

— Moi non plus, dit-elle. Si nous prenions un motel ensemble, ce serait plus économique, non ?

Si elle a d'autres idées comme ça, je suis partante immédiatement.

— Ok, dis-je. Pourquoi pas ?

Nous nous extrayons de la carlingue pour rejoindre le tapis roulant sur lequel nos bagages ne tardent pas à s'annoncer. Mais au moment où je ramasse ma valise, une main se pose sur mon épaule. Je me retourne. Deux flics américains me font face :

— Fabienne Babouin ?

(Ils prononcent « bébouine »)

— *Yes...*

— *FBI. Follow us, please...*

Quoi ? Des mecs du FBI qui viennent me colleter à peine

arrivée ? On rêve. Je me demande si c'est en rapport avec l'esclandre de Justine à San Francisco. Mais je n'ai pas le temps de réclamer des explications : Sarah, ma jolie compagne de voyage est déjà en train de s'expliquer avec eux, à ma grande stupéfaction. Elle les a pris à part et tchatche un bon moment. Finalement, ils lui font un petit signe de la tête et se barrent. Sarah revient vers moi, souriante. Je n'ai rien compris.

— Que se passe-t-il ?

— Rien de grave. Ils sont partis...

— Mais... Que leur as-tu dit ?

Elle me prend le bras et me vrille son regard entre les deux yeux avec un air aussi déterminé qu'ingénu.

— Écoute Fabienne, autant que tu le saches tout de suite : je travaille pour la CIA. Je ne sais pas ce que tu es venue faire à Vegas, mais nous allons le faire ensemble. N'est-ce pas ?

Je me penche pour ramasser ma mâchoire qui vient de tomber par terre.

— Hé ben, allons-y alors, dis-je, totalement dépassée...